

LA MONTRE DU PERE JEAN

C'est jeudi. Dès le matin, ils sont partis tous trois, frère et sœurs, pour chercher du bois dans la forêt. L'automne accourt avec ses soirées fraîches, sa bise aigrelette et ses rafales qui vont enlever aux arbres leurs feuilles d'un jaune d'or. C'est si bon, quand le vent fait rage, de se serrer près de l'âtre où brûle un feu clair. Aussi quelle ardeur à ramasser les menues branches à augmenter le nombre des petits fagots qu'on emportera sur l'épaule, dans la chaumière qu'habitent les vieux parents...

Le soleil s'est mis de la fête; il se joue au sommet des pins et des hêtres et jette de la gaieté sur le paisible vallon. Les enfants, jurent le ruissellement de la pluie, les oiseaux chuchotent l'heure passe, rapide, en ce jour de congé.

Il faut que la grande sœur soit bien raisonnable pour songer au retour!... —Allons! vite! vite! la clochette: il est proche de midi!

Et comme ils vont partir, un homme sort tout à coup de derrière les buissons.

Il s'avance, leur fait signe de rester, et, d'une voix sévère: —Dites vos noms, tous les trois?...

—Moi, Anna..... puis Fritz et Linette, répond l'aînée. Elle a un demi-sourire aux lèvres, elle ne se croit pas bien coupable; Fritz, plus méfiant cache le bas de son visage avec le bonnet de laine qu'il tient des deux mains; Linette, la benjamine aux cheveux ébouriffés sous son grand nœud d'Alsace, se tient honteuse, le doigt dans la bouche, devant l'homme qui écrit sur un carnet.

—Ou habitez-vous? —Là-bas! chez père Jean... —Marchez, je vous suis...

Ils gardent le silence. Une inquiétude vague leur monte au cœur. Anna tient son fagot, le plus beau, le plus lourd; Fritz n'a pas osé prendre le sien.

Et bientôt on arrive à la maison, toute petite mais propre; ses vitres bien brillantes, son toit bien rouge, le houblon qui l'enguirlande encore vert.

Cette fois, l'homme passe le premier, il entre. La table est mise: cinq assiettes d'étain, une cruche de grès bleu et la soupière fumante couronnée de choux odorants. Puis, du geste, il montre le corps du délit: li y a du bois vert dans ce fagot! J'ai dû dresser procès-verbal: c'est mon devoir.

Père Jean répond, sans quitter sa place: —Puisque c'est votre devoir, vous avez bien fait.

Le garde s'attendait-il à des reproches, à des menaces? Un peu décontenacé, un peu honteux peut-être, et, d'un ton conciliant: —Voyons... vous pouvez arranger l'affaire. Le propriétaire est très bon. Faites une démarche auprès de lui...

Le vieillard pâlit un peu, ses lèvres frémissent et sa taille courbée se redresse de toute sa hauteur.

—Le propriétaire est bon; tant mieux! quand on est riche, on se fait humain au pauvre monde est aussi un devoir... Mais, entre votre maître et moi, il y a trop de distance pour que je puisse le franchir.

—L'quelle, interroge le garde étourdi. —Est de Prusse; moi, je suis d'Alsace; voilà tout!

—Emmène! murmura l'homme en s'éloignant.

Le silence s'est fait dans la chaumière; la soupe se refroidit sur la table: personne ne

songe plus à diner.

Et mère Catherine, les mains jointes, s'écrie enfin: —Ou trouverons-nous de l'argent pour payer le procès-verbal...

Quelques secondes se passent longues comme des siècles, et l'on pourrait entendre battre tous les cœurs. Puis, d'un effort suprême: —Je vendrai ma montre, dit père Jean.

Un cri douloureux s'échappe des bouches enfantines et la petite Linette se prend à pleurer.

La montre? Mais elle est de la famille. Elle vient de l'aïeul de père Jean, soldat de la Grande Armée!...

A Wissembourg, elle a sauvé la vie de leur père, en amortissant le choc d'une balle ennemie!... Et puis, ne l'ont-ils pas vue toujours, dès leur plus jeune âge, la grosse montre d'argent, là, suspendue près de leur berceau, sous le Christ de bois noir, mêlant aux premiers bégaïements, aux premiers sourires, son joyeux tic tac!... La montre!... Oh! grand-père, pardonnez-nous!... Ne vendez pas la montre, s'il vous plaît!

Père Jean est ému, il refoule une larme; du regard, il contemple la chère vieille relique dont il faut se séparer. Oui, c'est dur, c'est cruel de sacrifier la fidèle compagne des bons et des mauvais jours, de la jeter au hasard du premier acheteur venu, d'un indifférent!...

Et il lui parle, car elle sait l'entendre. —Vois-tu, ma pauvre amie, personne ne t'aimera comme nous t'aimons, et d'autres, peut-être, diront avec le garde: Entête!

—Qu'importe! Je suis de ceux qui ne supplient pas. Certains maîtres sont bons, tels que celui-ci; mais nulle puissance humaine ne nous forcera à leur donner nos cœurs.

Attirant auprès de lui le frère et les sœurs, le vieillard continue: —Allons, ne pleurez pas, mes enfants!... Votre étourderie nous coûte cher à tous, mais je vous pardonne, pauvres petits. Souvenez-vous que j'ai mieux aimé la vendre que de commettre une lâcheté. Ce qui est arrivé ne s'oublie pas. Moi, dont le dos se voute et dont les mains tremblent, je dormirai près de l'église avant la venue de temps meilleurs; toi, Fritz, tu es jeune; espère, prête l'oreille, attends; et, fat-elle au bout du monde, un jour, tu entendras sonner l'heure française à la montre de père Jean!...

PIERRE DU CHATEAU.

PROFILS MILITAIRES.

LES MUSICIENS SOLDATS.

Les musiciens soldats, au lieu de se perdre la main au régiment, comme leurs camarades artistes, ouvriers, commerçants, employés de bureaux, exercent leur métier en faisant leur service, et ils ne subissent pas ce déchet professionnel, intellectuel, artistique, le plus lourd peut-être des sacrifices imposés au pays par la loi du recrutement.

Aussi, les musiciens sont-ils regardés comme des veinards, d'autant plus qu'ils sont exemptés, une fois leurs classes achevées, de tout exercice, de tout service sous les armes.

Leurs camarades se vengent d'eux en les appelant des fainéants; vengeance innocente, qui n'empêche pas qu'on les aime et qu'on les traite en frères.

Il faut avouer, qu'en un point au moins, ils justifient l'engagement cette accusation de paresse: c'est dans leur lever, les premiers matinaux. N'ayant pas de service à faire dans la ca-

serne, ils en prennent à leur aise le matin et ils ronflent encore comme des taupiers à l'heure où les vrais troupiers triment, suant ou gelant, suivant les saisons et les genres d'exercices.

Cette habitude de MM. les musiciens donna lieu à une aventure tout à fait plaisante, qui mérite d'être contée pour l'humiliation des coupables, l'instruction des grands chefs, et l'amusement de tous.

C'était du temps que le général Boulanger était ministre de la guerre. Un jour, par un caprice de grand homme, il résolut de surprendre un régiment dès l'aurore, à l'improviste. Le voilà qui revêt son uniforme, part accompagné d'un officier d'ordonnance, et se présente à brûle pourpoint à la porte d'une des grandes casernes d'infanterie.

Le jour se levait, il était sept heures. Les troupiers, debout depuis longtemps, en tenue de corvée, travaillaient, astiquaient balayaient les cours et les chambrées: la caserne offrait l'aspect d'une ruche d'abeilles en pleine activité.

Le colonel prévenu accourut et le ministre déclara qu'il inspecterait tout, de la cave au grenier.

De la cave au grenier, tout était en ordre et il ne trouva partout qu'à louer et complimenter.

Mais au grenier, la scène changea. C'est là, dans un vaste dortoir, très clair, très froid en hiver, très chaud en été, que les musiciens prolongeaient leur sommeil. Le bruit de la caserne ne les avait pas éveillés: enfouis sous leur couverture, la tête surmontée du bonnet de coton réglementaire, ils dormaient comme des bienheureux.

Tout à coup, un sous-officier se précipite dans la salle et leur crie: "Débous, et vivement: le ministre de la guerre arrive". Quelques-uns, réveillés en sursaut, se dressent sur leur séant, se frottant les yeux, regardent le sergent, puis, croyant à une fausse alerte, ils répondent: "C'est bon! c'est bon!" et retombent sur leur traversin. Le ministre de la guerre à la caserne, à leur grenier, à sept heures et demie du matin, quelle farce!

Deux minutes se passent, la porte s'ouvre toute grande, et le général Boulanger, orné de sa belle barbe blonde et de son beau panache blanc apparaît sur le seuil.

Les musiciens ahuris sursautent, portent la main à leur bonnet, veulent se lever. D'un ton bref, sur l'ordre du ministre, l'aide de camp leur enjoint de rester coiffés, couchés, et de faire les morts.

Et le général Boulanger traverse majestueusement le dortoir d'un bout à l'autre, entre cette double rangée de soldats au lit, d'yeux fermés, de bonnets de coton immobiles; il va regardant droit devant lui, sans tourner la tête à droite, ni à gauche, se mordant les lèvres pour garder son sérieux.

Derrière lui, son cortège se tenait à quatre pour ne pas se tordre de rire.

Quand enfin la porte de la salle se fut refermée et que le bruit des pas eût cessé de se faire entendre, quelle transformation subite s'opéra! quels éclats de rire convulsifs coururent de lit en lit, ébranlant les vitres et les murailles!

Tous les hommes sautant à bas de leur lit, se mirent à gambader en chemise, à chanter, à crier: Vive Boulanger! à lancer en l'air leurs bonnets de coton qui retombaient en neige sur le plancher.

Le général, épris de popularité, se montra bon prince jusqu'au bout. Il voulut que

les musiciens fussent compris dans la ration de vin qui fut distribuée par ses ordres à tous les hommes du régiment, en souvenir de cette mémorable visite.

Visite en effet unique dans son genre, telle qu'on n'en avait jamais vue, qu'on n'en reverra sans doute jamais, et qui demeurera célèbre dans les fastes du régiment.

A. DE SEGUR

MAUDIT

HISTOIRE VRAIE

—Oh! hé! cafard!

Effrontés, le nez au vent, la casquette en bataille sur leurs cheveux ébouriffés, quatre ou cinq gamins de la laïque s'enfuyaient à belles jambes après près avoir poussé ce cri.

Au détour de la rue voisine, ils se retournent et se démontent la gorge à piailler des "Saes à Charbon! Curé de malheur! etc."

Tout le vocabulaire de Rochefort ou de La Lanterne y passe en quelques instants.

Le vieux prêtre, objet de ces insultes, ne songe pas même à appeler les deux agents traditionnels qui, du trottoir d'en face considèrent la scène d'un oeil paternel.

Il ne se retourne même pas. Préoccupé, fiévreux, il arpente le bitume d'un pas rapide; vous ne le verriez pas surveiller sous cette bordée d'insupportables injures. Ah! il a bien d'autres soucis en tête.

"Arriverai-je à temps, pense-t-il... Pourquoi le badeau cause-t-il une heure à la porte de l'église avant de m'avertir?..."

Et, ce disant, il compte anxieusement les maisons. "Bon! voici le numéro 55. Encore dix maisons. Ah! le 63... c'est là qu'est mon jenne homme poitrinaire... J'y passerai en revenant et lui porterai ces confitures et cette bouteille de vieux Bordeaux. Voyons! ça ne se remarque pas trop?" Et de la main le prêtre s'efforçait de faire rentrer à l'alignement les deux énormes boursofflures de ses poches.

"Au 65, j'ai une pauvre vieille infirme, que l'assistance ne veut pas prendre... Il faut que je m'en occupe aujourd'hui même, ainsi que de deux orphelins et d'un père de famille sans ouvrage. Misère! comment arriver à finir toutes ces démarches dans une journée?... Et l'on viendra dire que nous n'avons rien à faire!"

"72! c'est ici." Mais dès que le prêtre a passé la porte de la maison, la grosse et rébarbative figure d'une concierge à cheveux roux, se dresse devant lui et il s'entend dire d'un ton insolent:

—On allez vous, Monsieur? —Visiter une malade. —Il n'y a pas de malade dans la maison.

—Je vous demande pardon. Il y a au quatrième, porte à droite, une personne qui se meurt et qui demande à grands cris la visite du prêtre. C'est la propre sœur de la malade qui vient de m'avertir.

—Je vous défends de monter. —Ah! par exemple. Et brisant là les pourparlers, le bon vieux s'élança avec son ardeur de vingt ans, et gravit l'escalier quatre à quatre.

Le voilà devant la porte; le cœur lui bat bien fort. Sera-t-il accueilli? Pourra-t-il pénétrer jusqu'à la mourante? Il perçoit distinctement le bruit d'un râle et des mots entrecoupés: "Mon Dieu!... mon Dieu!... je veux un prêtre!..." Soudain, la porte s'ouvre brusquement. Un hom-

me, le mari, apostrophe violemment le prêtre: "Je ne veux pas de curé chez moi! qui donc m'a envoyé un curé! Suis-je allé vous chercher! Allez-vous-en!"

—Mais, Monsieur, votre femme demande le secours d'un prêtre.

Que vous l'a dit? —Je l'entends d'ici même. Vos amis parlent tant de liberté de conscience, vous ne pouvez pas violer aussi atrocement celle d'une mourante.

C'est mon affaire." Et, brutalement le misérable a repoussé le prêtre et refermé brayamment la porte.

\*\*\*

—Monsieur l'abbé... Une main vient de se poser tout à coup sur le bras du vieux prêtre, un matin qu'il revient de dire sa messe, trois jours après cet événement.

Un homme est là devant lui, la figure bouleversée, les yeux hagards, les vêtements en désordre. Le prêtre n'a pas de peine à reconnaître en lui le malheureux qui l'a chassé.

Monsieur l'abbé, dit l'homme d'une voix sourde, vous voyez devant vous un misérable, un maudit. Ma femme est morte, tordant ses bras de désespoir, s'accrochant à moi et me suppliant de lui amener un prêtre... Son dernière râle a été encore un dernier appel vers Dieu. Cette femme, Monsieur, avait une foi caudide; je me suis acharné à déraciner les croyances, de son âme. Je lui ai interdit toute pratique religieuse, la menaçant de la tuer si elle entraînait jamais dans une église... Elle a eu peur... elle m'a écouté... elle a vécu sans Dieu... et, à l'heure dernière, j'éprouvais une rage indicible, diabolique, à l'entendre invoquer Dieu encore et à la voir retrouver sa foi. J'ai juré qu'elle mourrait sans prêtre.

—Mais vous même, n'avez-vous donc jamais connu Dieu? —J'ai été pieux jusqu'à 20 ans. Les journaux franc-maçons m'ont perdu. Les camarades d'ateliers ont achevé cette œuvre... Et tenez, dit-il avec un éclair de sauvage énergie dans le regard... j'en ai assez de la vie. Je sens que la foi seule pourrait peut-être me sortir de l'affreux désespoir où je suis. Voulez-vous venir chez moi, j'ai besoin de vous causer longuement. Si je ne vous ai pas vu aujourd'hui, à 2 heures je me tuerai." Et l'homme, sans attendre la réponse, s'éloigna à l'instant.

"J'irai," pensa le prêtre. Mais, ce jour-là, ce fut un vrai guignon. Il fallut assister deux ou trois mourants. Le service paroissial fut plus tyranniquement compliqué que jamais. A 5 heures seulement le digne homme quittait l'église et courait en tout hâte au bizarre rendez-vous.

Il frappa à la porte. Pas de réponse. Une idée terrible se fit jour dans son esprit; il fait part de ce qu'il sait à la concierge, devenu moins farouche et un peu honteuse. On remonte, on force la porte.

Le misérable s'était pendu. Sa montre, arrêtée brusquement, marquait 2 heures!

LE PARISIEN

STANDARD FASHION CATALOG

now ready for Fall and Winter of 1922. A 100 pages—over 1,000 elegant illustrations. Sent free, for only 5c. STANDAED FASHION CO., 312 West 47th Street, New York.

Send for Advertising Rates.

Ripans Tabules relieve nausea.

Ripans Tabules cure jaundice.



A RELIABLE WATCH

gives you the correct time and if provided with one from our stock, you're not likely to miss a train. The only way to gain time is to avoid losing it and to escape wearisome waiting by having a watch that keeps time accurately. Our ladies' and gentlemen's gold and silver watches run as regularly as a watch can run and they can now be bought at such a low price that you can hardly afford to be without one. Call and see us when in Charlotte-town.

E. W. Taylor

CAMERON BLOCK

UNE SECONDE ACADIE

Par l'Abbé H. R. Casgrain

Nous venons d'ouvrir un dépôt au Bureau de l'Impartial pour la vente de "Une Seconde Acadie", joli volume in-octavo, illustré de trois cartes et plans. Le prix de l'ouvrage broché: \$1.00. Par la poste: \$1.06. S'adresser au Bureau de l'Impartial.

NOTICE!

oro

I wish to have it distinctly understood that all parties indebted to me for professional services, must make an immediate settlement, either by cash or negotiable papers. The condition of my affairs compels me to do so.

Dr. J. Desnoyers.

Tignish, May 10th. '94

We make but little

money on each suit, but it suits us, because we make and sell so many suits. At the same time it suits our patrons, because they can

Save Money

on every suit they buy from us. So you see, we are suited, our patrons are suited, in fact everybody is suited.

Don't forget that spring is here

my NEW Stock. Be suited

N. P. Doiron,

MILL RIVER, P. E. I

March 22 - 1911

A. POIRIER,

Marchand de

Marchandises Sèches, Epiceries

Quincailleries, Chaussures

Farine, Thé, Tabac, etc.

Depuis que j'ai ouvert mon nouveau magasin, je suis dans une position de satisfaire le public mieux que jamais.

Produits de toutes sortes pris en échange pour marchandises.

J'ai aussi dans mon magasin un Téléphone pour la commodité du public.

ST. LOUIS, I. P. E.

Nov 9th 93

PATENTS

CAVEATS, TRADE MARKS, COPYRIGHTS.

CAN I OBTAIN A PATENT? For a prompt answer and an honest opinion, write to MUNN & CO., who have had nearly fifty years' experience in the patent business. Communications strictly confidential. A Handbook of Information concerning Patents and how to obtain them sent free. Also a catalogue of mechanical and scientific books sent free.

Patents taken through Munn & Co. receive special notice in the Scientific American, a very widely read paper, before the public, thus are brought widely before the public without cost to the inventor. This splendid paper, issued weekly, elegantly illustrated, has by far the largest circulation of any scientific work in the world. \$2 a year. Sample copies sent free.

Building Edition, monthly, \$2.50 a year. Single copies, 25 cents. Every number contains beautiful plates, in color, and photographs of new houses, with plans, enabling builders to show the latest designs and secure contracts. Address MUNN & CO., New York, 361 Broadway.